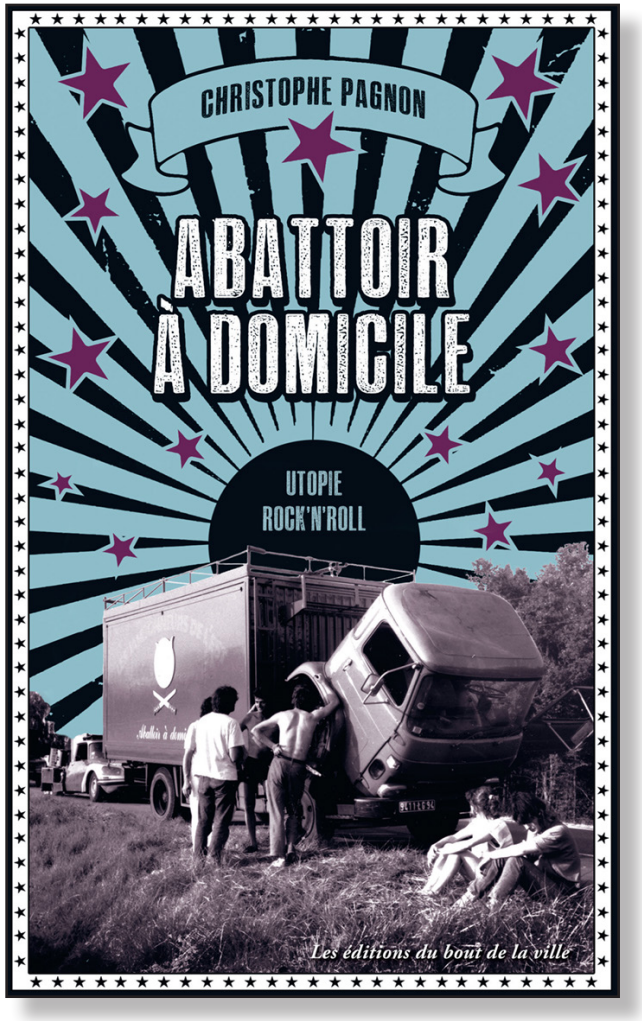
Les éditions du bout de la ville

En librairies le 13 mai 2021

ABATTOIR À DOMICILE (UTOPIE ROCK'N'ROLL)

UN ROMAN DE CHRISTOPHE PAGNON



C'est l'histoire d'une bande de potes qui montent un groupe de rock and roll au milieu des années 1980. Ils rêvent de révolution, pas de maison de disque. Alors ils achètent un vieux camion qu'ils aménagent en scène nomade et ils se lancent sur les routes pour jouer, partout où on les attend pas, leurs comptines cruelles du vieux monde à l'agonie.

Dans cette ode fiévreuse à la gratuité, à la débrouille collective et à l'ivresse de vivre, l'auteur se met en quête des jours enfuis et des passions éteintes. Que reste-t-il à transmettre de ces années de présent perpétuel où ne comptait que l'instant ? Peut-être, dans une époque qui semble se refermer toujours plus, le sentiment partagé que tout est possible, la joie comme arme de subversion, l'écume des jours érigée en art.

Christophe Pagnon est déjà l'auteur de deux pièces de théâtre – Moi toute seule ! *et* Casse-Départ – *et d'un roman* – Le Ciel renversé – *parus chez L'Insomniaque. Il a également écrit de nombreuses pièces radiophoniques.*

ÉLÉMENTS TECHNIQUES

Format : 13 x 21 cm

192 pages

Prix : 18 €

ISBN : 979-10-91108-43-0

9 791091 108430

Diffusion : Hobo diffusion
Distribution : Makassar distribution

Les éditions du bout de la ville
09290 Le Mas d'Azil
leseditionsduboutdelaville@yahoo.fr

leseditionsduboutdelaville.com

VLADIMIR

C'est la fin du mois de février. Christophe est assis au sommet du Rez-de-sol, à 943 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il a traversé des bois abrupts et enneigés pour arriver jusqu'ici. Le ciel est nu, le soleil blanc, glacé. Le Rez-de-sol est un navire de quartz qui déchire la montagne. Un monument mégalithique d'un kilomètre de long, qu'on appelle aussi la Pierre-de-Sang. Certains disent qu'on peut encore voir la place où se tenait le druide, la faille où roulait la tête tranchée de sa victime, le sillon de pierre par lequel le sang coulait afin d'être récupéré. Pour quoi en faire ? Ceux qui racontent cette histoire ne le disent pas. Notre imagination travaille seule. D'autres préfèrent la fable d'un dragon qui hantait l'immense rocher et se nourrissait de jeunes filles. Sur la table d'orientation, une personne a gravé le mot « jouir ».

Il regarde le paysage vers le Sud, vers l'Ouest. Les monts de la Madeleine, les Bois-Noirs, les monts du Forez et du Livradois. Très loin se dessinent les courbes du Cantal et du Cézallier, le massif du Sancy et la chaîne des Puys. Ils ont parcouru ces montagnes en camion, l'été, il y a neuf ans, d'Échandelon jusqu'à Florac, pour la toute première tournée des Enculés. Ensemble, ils chantaient l'hymne provocateur des Jambonneurs de l'Est, *Boucherie Sanzo*, leur belle ballade sanguinaire et hallucinée. La punchline du refrain, *« Abattoir à domicile »*, était la métaphore tripière du concert sauvage et autonome, surgissant ici ou là, sur les routes, dans les villages, sur les places. *« Boucheries Sanzo ! Tue l'cochon dans sa maison… »*

Il s'allonge sur la roche froide, emmitouflé dans ses écharpes, enfonce sa casquette sur sa tête. Ciel bleu et vide, sans trace aucune, dans la couleur duquel son regard se perd. Un blues tourne dans sa tête. Taj Mahal chante *Done Changed My Way of Living*. Un morceau du disque *Natch'l Blues*, ce 33 tours qu'il avait emprunté dans la discothèque des parents de Caroline, en 1977, et jamais rendu. Un chef-d'œuvre qui l'accompagne depuis, sans jamais s'épuiser.

Le temps se contracte et s'étire à sa guise. Certaines années plus lointaines que d'autres. Relativité de nos mémoires, qui magnifient ou rapetissent à volonté les événements. Langage que nous croyons connaître mais que nous ne connaissons pas.

My life is in such a mess. There ain't no one to blame but me.

Sarah a eu 2 ans au mois d'octobre. Le temps paraît déjà loin où il l'emmenait dans son couffin, jeune papa tout fiérot, passer des journées au Voltigeur. Elle n'avait que deux ou trois semaines. Fabienne a quitté l'atelier. Il y est resté avec Ratko, un garçon rencontré lors du stage de déco. Ils ont créé un groupe nommé Bi-Plan. Ils inventent des artistes fictifs. Réalisent les œuvres que ces personnages auraient pu créer. Christophe leur écrit des biographies délirantes, pleines de péripéties inconcevables. Ils ont montré ces travaux dans une exposition en trompe-l'œil, sans cacher le simulacre, et ils ont été stupéfiés par la crédulité des visiteurs. Tout le monde était prêt à tout croire.

Le dernier concert de Fretliner, à quand remonte-t-il ? Les routes ont bifurqué. Certains œuvrent avec assiduité au nouveau numéro de *Tic-Tac*, le huitième depuis janvier 1995. Le huitième, déjà ? Une revue aux formes changeantes, aux supports divers. Moyen d'échanges et de débats dont la devise est *« Mêlons-nous de la transformation du monde et de la beauté des choses »*. Le principe de *Tic-Tac* est simple : pas de censure. Tout ce qui est reçu est publié, chaque opus est réalisé par un nouveau groupe. Les intentions générales sont claires : moins d'état, plus de mouvement ; moins de crises de larmes, plus d'éclats de joie ; moins de vieilles dentelles, plus d'arsenic ; moins d'alcool, plus d'ivresse. Un prodigieux et gigantesque et monstrueux bordel, sans équivalent dans toute l'histoire de la presse radicale, un projet qui a permis la rencontre de personnes plus jeunes, aux regards différents.

Entre ses aînés et lui, une vingtaine d'années avaient suffi pour que le monde se charge de désenchantement et du désir d'en finir avec lui-même. No futur. La révolution à

laquelle ils avaient rêvé, il n'y avait cru que par osmose, par transmission du rêve, porté par une vague de romantisme rebelle et le désir de faire de ses révoltes adolescentes des renversements explosifs. Celles et ceux qui ont vingt ans de moins que lui ont peut-être la chance de n'avoir pas à envisager la révolution. Ils n'ont pas à se sentir tributaire de ce rêve ancien. Ils peuvent, plus raisonnablement, poétiser des insurrections et, en attendant de les voir éclore, se rendre attentifs aux moyens d'enrayer le cours des choses ordinaires, freiner les dégâts du présent, inventer les moyens de rendre la vie mieux vivable. Résister. Penser aux petites choses sans oublier les grandes. Toucher au réel immédiat sans s'aveugler de grands soirs. L'idéal, au quotidien.

L'après-midi avance. Le soleil descend sur la ligne des Puys. Il commence à faire très froid.

No place for me to lay my head…

Des semaines, des mois, des années.

Que s'est-il passé ?

Une exposition collective à *Métro,* le nouvel atelier d'Éric à deux pas de Scoot, baptisée « *Les restes de ce monde* ». Avec Olivier, ils ont passé la nuit à cuisiner pour les invités. Toutes sortes de denrées à leur disposition, des viandes, des poissons, des légumes en pagaille, fruits, épices et condiments, extrémités en tout genre. Un étal somptueux. Les visiteurs étaient invités à s'asseoir dans un fauteuil confortable et à raconter un souvenir. En fonction de leur récit, un plat original était imaginé et aussitôt réalisé. Les souvenirs étaient enregistrés et devaient faire l'objet d'une autre performance gastronomique, mais la bande magnétique a disparu.

Tout comme le projet d'écrire un roman historico-culinaire à quatre mains, désir caressé depuis le Portugal et leur rêve de restaurant au *Punto Final.* Au Moyen-Âge, deux moines défroqués et iconoclastes inventent la cuisine des extrémités. Olivier en aurait été l'historien, Christophe le romancier. Plusieurs recettes existent déjà, mais le projet

se désagrège dans le temps qui passe.

Ce n'est peut-être pas si terrible cette façon qu'ont les choses de disparaître.

I gotta change my way of living, cause the blues is all I see…

Le rock'n'roll est en souffrance. L'été dernier, il a tenté quelque chose de différent. Un trio acoustique, avec Stéphane à la basse, Bruno au violon. Il a écrit de nouvelles chansons. *Le Goût du Blues, Le Même Train, Oh ! Pas d'soupe !*

Ce trio, c'était comme un amour de vacances. Une aventure fugace et secrète. Un projet tout en élégance qu'il a laissé se défaire, comme s'il n'avait pas eu l'aplomb d'en être le moteur. Il aurait fallu une autre personne que lui pour incarner cette musique, un autre chanteur. Ou plutôt non, une chanteuse. Et qu'il puisse s'effacer derrière elle. S'il n'existait pas l'enregistrement sur cassette d'un concert confidentiel dans une grange, à Dassaud, où ils ont répété tout le mois d'août, on pourrait croire que rien n'a jamais eu lieu.

C'est bientôt la nuit, le froid l'a tout à fait engourdi. Il commence à neiger.

The blues raining down on me, I gotta change my way of living…

Il s'endort au sommet du Rez-de-sol.

Pourrait-il y mourir ?

Le club est désert. C'est la dernière répétition avant le concert du lendemain. J'ai bu trois ou quatre Old Fashionned, cocktail de Rye Bourbon et d'Angostura, avec un zeste d'orange. Je suis ivre et je dois me concentrer sur le manche de ma guitare pour éviter les fausses notes. Billie Holiday est assise sur un tabouret de bar, au milieu de nous trois. Elle est l'astre sombre autour duquel l'univers gravite. Elle porte un pull léger en cachemire crème, un pantalon fuseau noir. Ses mains sont posées sur ses genoux, ses jambes croisées. Elle a les bras tendus, le dos droit, un lys dans les cheveux. Elle est immergée dans la musique. Quand elle chante, sa tête

oscille doucement. Son regard se perd, puis il revient se poser sur l'éclat d'un projecteur que reflète le vernis de la guitare. Au refrain, elle ferme les yeux, elle sourit. Elle accueille en elle cette respiration du blues. Bienvenue, refrain. Voici mon souffle venu du ventre et voici ma voix, pour te porter. Elle laisse couler les notes et reprend le couplet suivant, les yeux clos. Après quelques mesures, Bruno entame un solo de violon. Un sourire d'une autre nature éclaire le visage de Billie. Une conversation secrète, intense et raffinée, vient de s'engager entre elle et l'instrument. Elle ponctue les étranges lignes mélodiques de mouvements de tête complices, de légers haussements de sourcils. Autant d'acquiescements muets qui sont des manières de dire qu'elle comprend ce langage, qu'elle est d'accord avec tout ce qu'il exprime, qu'elle embrasse tout ce qu'il signifie. Oui, dit-elle muettement, oui, oui, oui. Chaque note est un poème mélodique inédit, énoncé dans la seule langue qu'elle entend. La langue musicale du soin de son âme, celle qui répare tout, l'enfance, l'ivresse, le racisme, la brutalité du monde et celle des hommes. Stéphane poursuit le chorus à la basse. Billie se mord la lèvre, la tête inclinée sur l'épaule, envahie par la musique. Le jazz est son véritable amant. Celui qui ne la maltraite jamais. Le seul à lui offrir les caresses qu'elle attend. Elle se balance sur le tabouret de bar, ravie par les volutes musicales, elle hoche la tête en une extase joueuse. Ses épaules sont parcourues d'un léger tremblement. Billie chante. Chacun de nos accords est une caresse sur l'âme de Billie. Je l'accompagne, du bout des doigts. Elle jette un regard vers le fond de la salle vide. Elle soupire. Peut-être attendait-elle l'apparition d'un fantôme qui n'est pas venu ? La guitare appelle le couplet et dissipe cette furtive mélancolie. Après le dernier refrain, Billie termine seule ce blues. Trois phrases chuchotées, un chapelet de notes soupirées qu'un drap de silence vient recouvrir. Puis un repos sublime, un silence qui est encore sa voix et que personne n'ose interrompre.

ULYSSE

Il faut faire attention avec les récits de Vladimir. Un goût excessif pour les rêveries poétiques et les chimères mémorielles. Une dangereuse inclination romanesque. Ceci dit, il y avait quelques réussites dans ce trio acoustique avec Stéphane et Bruno. Il est dommage qu'il ne se soit pas développé. Une adaptation amusante du *Country Honk* des Rolling Stones, elle-même une version country de leur *Honky Tonk Woman,* devenue *Pétanque Woman.* Une reprise façon swing manouche d'un blues lent du Québécois Plume Latraverse, *Les Pauvres.* Stéphane assurait une pompe tout en groove et Bruno colorait les chansons de son jazz inspiré. Et il y avait une pépite. Une adaptation en français d'un morceau tsigane que jouait Bratsch, *Opa Tsupa,* rebaptisé *Oh ! Pas d'soupe !* Il avait fallu tordre le rythme et l'harmonie de ce traditionnel Rom pour faire d'*Opa Tsupa,* plutôt enlevé et joyeux au départ, une ballade blues mineure.

Oh ! Pas d'soupe !, c'est trois jeunes enfants qui jouent dans une rue de banlieue. Ils cavalent entre le pied de leur tour et le terrain vague. Ils s'inventent des histoires, des rêves, des bagarres. Ce sont des gosses comme partout, joyeux, insouciants et affamés. Mais l'oseille fait défaut et les repas sont rares. Il n'y a pas que l'argent qui manque dans cette famille bancale. La mère a disparu et le père préfère passer ses journées au café, à jouer à la belote coinchée. *« Au bar est barré papa ! »,* chantent innocemment les mômes, pour oublier la faim qui les tenaille. Parfois, peut-être à cause d'une gueule de bois plus tenace que d'habitude, le père reste à la maison et prépare à dîner. Pâtes pas cuites et saucisses dérobées. Un reste de vinasse. Un croûton. Ce ne sont pas des repas de palace mais de la nourriture qui tient au corps. C'est l'occasion pour le daron de raconter des histoires, ses pauvres aventures de comptoir. Aussitôt la pasta terminée, toute vinasse bue et les histoires racontées, voilà papa qui repart en virée. La nuit, les enfants rêvent. Banquets fabuleux, dignes du mangement du vieux